

**Leçons familières de la langue française.**

LES DIX PARTIES DU DISCOURS.

*Introduction.*

(suite)

Nous savons maintenant, mes enfants, ce que c'est qu'une proposition, quelles sont les principales parties dont elle se compose, comment on distingue les propositions, et de quelle manière on les unit.

N'avez-vous pas remarqué comme moi, qu'à en juger par presque tous les exemples que je vous ai donnés et par presque toutes les phrases que vous avez faites les propositions se construisent, au moins en général de la même manière, je veux dire que les mots qui les composent sont en général placés dans le même ordre ?

Repassez dans votre mémoire tous ces exemples et toutes vos phrases ; vous verrez que spontanément, sans nous en rendre compte, nous avons été amenés à placer en premier lieu le sujet de la proposition et les mots qui pourraient en dépendre, puis le verbe puis l'attribut et ses dépendances, quand l'attribut était distinct du verbe, ou, dans le cas contraire, après le sujet et ses dépendances, le verbe attributif et ses compléments, complément direct d'abord, complément indirect ensuite.

*Le cheval est noir, le cheval de Jean est noir ; le cheval de Jean est utile à son maître ; Pierre dort ; Pierre mange du pain ; Pierre donne du pain à un pauvre, etc., etc.* ; analysez toutes ces propositions, marquez d'un numéro d'ordre les parties principales ou accessoires de chacune d'elles, et vous verrez que toutes ces parties sont en général disposées dans le même ordre, qu'il y a pour toutes ces propositions une même construction. Et, en effet, s'il n'en était pas ainsi, si par exemple, au lieu de dire, ce qui est dans ma pensée : " Le maître aime l'enfant, " mettant le sujet à la place du complément du verbe et réciproquement le complément du verbe à la place du sujet, je disais : " L'enfant aime le maître, " j'exprimerais tout justement le contraire de ce que je veux indiquer. Si, mettant seulement le complément à côté du sujet et avant le verbe, ou le sujet à côté du complément et après le verbe, je disais : " Le maître l'enfant aime, " ou " L'enfant le maître aime, " ou " Aime le maître l'enfant " ou encore " Aime l'enfant le maître, " on ne me comprendrait pas.

C'est qu'en effet ces mots : *l'enfant, le maître* n'indiquent pas par eux-mêmes s'ils sont pris comme sujet ou comme complément, et leur forme se prête également bien à l'un ou à l'autre usage. En général, c'est seulement d'après la place qu'un mot occupe dans une phrase que nous jugeons du rôle logique qu'il y joue, particulièrement que nous savons qu'il est complément ou sujet quand il y a dans la phrase un verbe attributif. Pour que nous le reconnaissons comme sujet, il faut qu'il soit en tête de la phrase, et il faut qu'il suive le verbe, pour que nous le reconnaissons comme complément.

N'allez pas croire, mes enfants, qu'il en soit de même dans toutes les langues. Ainsi pour exprimer cette idée que : " le maître aime l'enfant, " les Latins auraient dit : *Magister amat puerum*, et pour exprimer l'idée opposée : " l'enfant aime le maître, " ils auraient dit : *Puer amat magistrum*. Vous voyez que, dans la première phrase, où le mot *maître* est sujet, le latin dit *magister* ; que dans la seconde, où ce même mot est complément direct du verbe, il dit : *magistrum* ; que, dans la première phrase, où le mot *enfant* est complément, le latin dit *puerum* ; que dans la seconde, où il est sujet, il dit *puer*. *Magister* et *magistrum* ne sont pas deux mots différents, ce sont deux formes différentes d'un même mot dont la racine, le radical, — vous n'avez pas oublié ce que c'est qu'un radical, — reste le même, mais dont la terminaison est différente, suivant qu'on se sert du mot comme sujet ou comme complément. Dans le premier cas, on dit *magister* ; dans le second, *magistrum*. Il en est de même de *puer* et de *puerum*. Quand donc on prononçait devant un Latin *puerum*, il était averti par la forme même du mot que ce mot était employé comme complément ; quand on lui disait *magister* il savait que le mot était le sujet et ne pouvait être que le sujet de la phrase. Cela étant, n'est-il pas vrai que, quel que fût l'ordre suivant lequel on lui prononçait ces trois mots : *Magister, amat et puerum*, qu'on lui dit : *Magister amat puerum*, ou *Amat puerum magister*, ou *Puerum magister*, etc., il ne pouvait pas se tromper au sens, l'interversion des mots n'empêchant pas de saisir leur rôle, déterminé par leur forme.

Mais les mots de notre langue n'ont pas cette propriété, qui permet, comme vous le voyez, au latin, d'exprimer une même idée avec les mêmes mots placés suivant des ordres différents.

Le rôle de nos mots n'est indiqué, je le répète encore une fois, que par la place qu'ils occupent ; et voilà pourquoi nous ne pouvons faire qu'une seule phrase ayant un sens, là où le latin en aurait eu plusieurs à son service.

Il faut bien comprendre cela. Il y a des propositions dans toutes les langues, parce que dans toutes les langues on a des jugements à formuler, des affirmations à exprimer ; mais ce qui constitue la proposition, c'est son unité logique, au point de vue de la pensée ; et cette unité consiste dans l'ensemble de ses termes, et non pas dans leur succession selon un ordre numérique. Pour faire une proposition, il faut un sujet un verbe et un attribut, ou bien un sujet et un verbe attributif ; au point de vue de la pensée, il n'est pas nécessaire que le sujet soit exprimé d'abord, le verbe ensuite, l'attribut après ; cela est nécessaire en français, au moins d'une façon générale, parce que la place seule des mots indique leur office dans la phrase ; cela n'est pas nécessaire dans d'autres langues, par exemple, en latin. " Le latin a des terminaisons qui marquent à elles seules le rôle des mots dans la phrase : on peut déplacer les mots latins, sans que le rôle de chacun d'eux soit pour cela méconnaissable. Chacun d'eux porte, pour ainsi dire, le costume de son rôle qui le fait reconnaître à peu près comme l'uniforme nous fait reconnaître à quelle arme et à quel grade appartient le soldat, même quand il est séparé de son régiment. Le français qui n'a pas cette ressource des terminaisons diverses, ne nous fait guère reconnaître le rôle des mots que par la place qu'il leur donne. La langue française ne remplit pas moins pour cela son office, qui est de montrer nos idées et nos sentiments ; elle les exprime à sa manière, le grec et le latin les expriment autrement ; voilà toute la différence.

Je vous montrerai, d'ailleurs, que, dans certains cas, le français déroge à cette loi générale de la succession du sujet, du verbe et des compléments dans les propositions, et aussi que nous avons, selon le besoin de notre pensée, des moyens d'éviter cette monotonie de construction qui semblerait résulter d'une suite continue de propositions formées des mêmes éléments, faites, pour ainsi dire, sur un même moule.

— Manuel général de l'instruction primaire.

**Exercices pour les élèves.**

*Vers à apprendre par cœur.*

CONSEILS D'UNE ABELLE.

Écolier, qui pars pour l'école,  
Garde-toi de traîner le pas,  
En chemin ne t'amuse pas,  
Mais songe à l'heure qui s'envole.

Pour ton modèle et ton symbole,  
Si tu m'en crois, tu choisiras,  
Non pas le pavillon frivole,  
Trop ami des joyeux ébats ;

Mais l'abeille, toujours pressée,  
Qui butine dans la rosée  
Toutes les fleurs riches en miel :

" Jamais d'école buissonnière "   
Dit cette bonne conseillère  
Qui voltige entre terre et ciel.

II. DURAND.

**Exercice de style.**

COURS SUPÉRIEUR.

*La Fête-Dieu.*

*Cameras.*—Décrivez une procession de la Fête-Dieu. Faites connaître vos impressions.

(Le maître pourra lire d'abord le modèle suivant, tiré du *Génie du christianisme*. Mais il aura soin de faire remarquer et d'exprimer les différences qui existent entre ce récit de Châteaubriand et la procession à laquelle ils ont assisté dans leur village. La réduction qu'il leur demande, à eux, c'est la description exacte de ce qu'ils ont vu et l'expression des sentiments qu'ils ont éprouvés.)